

---

# Variations et stylisation de soi dans l'œuvre romanesque de Fatou Diome. Réflexions romanesques d'une postcolonisée

**Vincent Simédoh**

Dalhousie University (Canada)

Il est question ici de problématique de l'ambivalence et du je postcolonial sous la forme de pratique individuelle dans *La Préférence nationale* (2001) et dans *Le Ventre de l'Atlantique* (2003). Si le recueil de nouvelles se présente sous forme d'exploration de la rencontre avec la perception de l'Autre, le roman se fait réponse mais surtout constitue une réflexion au sujet du postcolonisé. Par conséquent la caractérisation des personnages devient une expérience de la pratique identitaire pour saisir les différents devenirs de l'être postcolonisé. Cette pratique devient une mise en scène du moi qui subit des transformations d'un modèle « ambivalent » « informe » et « indéfini » dû à l'ambiguïté du projet colonial. Le sujet postcolonial qui se fait dans la représentation romanesque devient un objet discursif puis une « stylisation » qui débouche sur une variation de soi comme devenirs possibles.

Depuis la rencontre faite entre le prince Méléoudouman et le Commandant Lapine de *La Carte d'identité* de Jean-Marie Adiaffi symbolisant la rencontre entre l'Occident et l'Afrique, il se pose un problème de jeu de domination et d'influence. Plus, la représentation que fait Jean-Marie Adiaffi dans *La Carte d'identité* qui confronte le Commandant Lapine français et le Prince Méléoudouman du royaume Akan, pose le déni de l'Autre en tant qu'individu que Lapine se presse de résumer en ces termes :

– Qu'est-ce que vous aviez avant nous ? Rien ! Rien ! Qu'est-ce que vous étiez avant nous ? Rien ! Rien ! Qu'est-ce que vous connaissiez avant nous ? Rien ! Rien ! Vous n'aviez rien ! Vous n'étiez rien ! Vous ne connaissiez rien ! Voilà la vérité. C'est pourquoi nous avons pu vous coloniser. Un vide. Un grand vide. Un gouffre profond. On ne peut

remplir que ce qui est vide. On a vu dans l'histoire de la colonisation des peuples colonisateurs adopter la culture du peuple colonisé [...]. Vous étiez des hommes sans. Sans sens. La France, dans sa générosité infinie, vous a tout apporté : culture, art, science, technique, soins, religion, langue. Comme des enfants. [...]. Elle vous a fait surgir du néant. Vous a fait sortir des ténèbres, pour vous guider sur votre chemin noir avec sa lumière blanche. Vous n'aviez rien, vous ne connaissiez rien. Vous étiez des hommes sans tête, sans visage. (Adiaffi, 2002 : 33)

En effet, Français d'origine, le Commandant Lapine dit Kakatika veut imposer sa vision et son idéologie au prince Méléoudouman. Il est porteur ici de l'idéologie coloniale et de son projet. Deux logiques ainsi se dévoilent et s'opposent. À la volonté de Lapine de conquérir et de réduire les concitoyens de Méléoudouman à son image, Méléoudouman devient sceptique et perdu. Ce déni de son individualité le plonge dans le doute symbolisé par la cécité. Le projet idéologique colonial et politique connaît ainsi dans ces exemples de la rencontre, son illustration. On sait, à la suite de Bhabha (2007) que ce projet colonial connaît une contradiction en soi car il s'agit de créer le Noir comme le dit le personnage Lapine. Il s'en suit alors une ambivalence au sens de « non pas Soi et l'Autre, mais l'altérité du soi inscrite dans le palimpseste pervers de l'identité coloniale » (Bhabha, 2007 : 90). En d'autres termes, « ce n'est pas le Soi colonialiste ou l'Autre colonisé, mais la troublante distance entre deux qui constitue la figure de l'altérité coloniale, l'artifice de l'homme blanc inscrit sur le corps de l'homme noir » (Bhabha, 2007 : 92).

Il y a alors une dislocation de l'être colonial qui ne peut ressembler au modèle proposé ni représenté ni d'origine d'autant plus que les structures d'identification d'origine sont aussi détruites. Il y a ici alors une impossibilité d'identification parce que l'être colonial se trouve devant une double distance. De cette distance naît un démembrement, une déstructuration. Il y a la figure de l'altérité coloniale qui génère une autre entité qui elle autre est troisième qui n'est ni Soi ni l'Autre mais une création qui n'existe qu'en état de construction (Bhabha, 2007 : 92). Le « je postcolonial » est ainsi devant une impasse d'autant plus qu'il lui est impossible d'affirmer une origine puis de se référer à un espace donné. C'est d'ailleurs dans ce sens que Bhabha parle de « questionnement du cadre » (2007 : 95). L'espace de représentation détermine l'identité, or cet espace de représentation ici est différent. Impossible d'affirmer une origine pour Soi et l'Autre puisque la colonisation a brisé les structures d'identification. En plus, le « je »

postcolonial selon l'ordre chronologique est institutionnalisé dans l'idéologie coloniale à la fois de façon historique, psychologique et symbolique. Il devient impossible de le percevoir (Bhabha, 2007 : 95). Plus encore, c'est la spatialisation elle-même qui pose problème et cette fois pour le je postcolonial. Il parle et n'est pas vu à partir du lieu où il parle mais du lieu où l'Autre le situe alors que cet espace qu'on prétend être son origine lui est devenu étranger. On est dans ce que Sayad appelle « La double absence » (1999 : 1). Il y a comme une spatialisation de l'objet, lui-même absent du lieu où on l'identifie.

Depuis lors, ceux que j'appelle les enfants du prince Méléoudouman ont essayé de trouver des solutions diverses comme le métissage, prôné surtout par Henri Lopès dans *Le Lys et le Flamboyant* (1987) ou dans *Le Chercheur d'Afriques*, (1990) dont le pendant théorique serait l'essai *Ma grand-mère bantoue et mes ancêtres les Gaulois* (2003) où Henri Lopès affirme être « sans identité fixe ». Cependant sa réflexion aboutira à une conception plurielle de l'individu postcolonial dans *Dossier classé* (2002). Alain Mabanckou et Sami Tchak, que j'appelle petits-fils du prince, abordent la problématique dans ce même sens respectivement dans *Et Dieu seul sait comment je dors* (2001) et *Hermine* (2003) en définissant des tiers espaces situés surtout sur des îles antillaises. Ils vont perpétuer cette tendance et aussi épouser le « Tout-monde » de Glissant.

Parlant de « Tout-monde », c'est-à-dire être tout à la fois et soi-même, on dira que le débat est clos mais la question demeure puisque l'ambivalence, le trauma psychologique persiste et que la projection de soi reste problématique. Par conséquent la question demeure : que sont devenus ou que deviennent les petits-fils et petites-filles du prince Méléoudouman ? Difficile de répondre encore malgré toutes les réponses proposées. Ken Bugul a essayé aussi de répondre à cette question dans ses différents romans, *Le Baobab fou* (1982) où elle a choisi d'adopter la vision du commandant Lapine en devenant sa petite fille. Mais ce fut un échec cuisant où le jeu semble plutôt clair. L'idée que ses ancêtres sont gaulois n'est en réalité qu'un jeu que le personnage découvre douloureusement à la fin de sa tentation de devenir l'Autre. La tentative a aussi échoué en tant que femme dans *Cendres et Braises* (1994) puis aussi dans *Riwan* (2005) où la paix ne semble être trouvée que dans un retour à la tradition des origines. Mais une fois encore cette réponse de retour à la tradition originelle de Ken Bugul est insatisfaisante parce que les représentations se terminent toutes par des échecs. La question reste alors dans son entier. Fatou Diome aborde le problème sous un angle

différent sous forme : d'« être postcolonisé ». À partir de cette donnée posée comme hypothèse de départ qu'elle questionne entre autres dans ses romans. Sous cette forme, la question d'appartenance autant à l'espace qu'à une communauté ou groupe, l'espace du Sénégal et celui de la France où paradoxalement les personnages ne sont acceptés ni dans l'un ni dans l'autre sont autant de moyens d'exploration. Au terme de ce questionnement, elle aboutit néanmoins à des solutions en parlant de la double appartenance sous forme d'hybridité, de l'être additionné autant au niveau de la construction des personnages que dans l'écriture.

Il s'agira ici donc, d'analyser la problématique posée plus haut sous la forme de pratique individuelle dans *La Préférence nationale* (2001) et dans *Le Ventre de l'Atlantique* (2003). Si le recueil de nouvelles se présente sous forme d'exploration de la rencontre avec l'Autre, le roman se fait réponse. Mais cette réponse devient à son tour une exploration pour saisir alors les solutions possibles. Il y a comme une mise en scène et de revendication d'ipséité, une volonté de s'affirmer et surtout de réfléchir sur sa situation de sujet postcolonisé. Ensuite, le second point portera la caractérisation qui s'achemine vers la construction de personnages comme objet d'exploration au sens d'expérimentation. Enfin, il s'agira de voir comment la forme du moi ne devient apparente qu'au terme d'un travail de stylisation qui se remarque de plus en plus dans l'œuvre de Fatou Diome, et dans quel sens cette stylisation est une forme de variations au sens où on présume un modèle préexistant qui subit des transformations et des différenciations, l'existence d'une forme antérieure à laquelle on fait subir des transformations.

## LES PRATIQUES DE L'INDIVIDUEL OU DE LA DIFFÉRENCIATION

Lorsque le « je » se met en action, il est détenteur d'une sphère privée dont les contours doivent être respectés et au sein de laquelle aucun autre n'a le droit de faire intrusion sans l'autorisation de ce « je ». On parle alors d'acte d'individuation que Pachet théorise dans son livre *Un à un* :

L'individu s'affirme le plus, et sous sa forme la plus abstraite, là où le signe de son affirmation est le plus stéréotypé. [...] Ce que l'individu affirme là n'est pas la richesse de sa vie psychologique, son inventivité, ses ressources. C'est sa pure indépendance, le pouvoir nu de dire oui ou non, de désirer ou de repousser. (1993 : 14)

Cette conception est la manifestation de la liberté qu'a le « je » dans un cadre donné ou créé qui lui est propre. C'est d'ailleurs ce que Jenny Laurent appelle « l'individuation » (2000 : 98). Cependant comment est-ce possible de faire œuvre d'individuation en ce sens que le « je » est confronté à un espace qui ne lui appartient pas ou plus précisément qu'on lui refuse et aussi comment faire acte de liberté quand l'essence de ce « je » est niée devant les contingences et les vicissitudes de l'histoire comme l'a démontré Bhabha à la suite de Fanon. C'est d'ailleurs pourquoi cela constitue une perpétuelle recherche comme on l'a vu et énoncé. Plus important est que cette recherche peut constituer une expérience surtout quand le sujet conscient de cette recherche se « prend lui-même pour objet de cette pratique » (Laurent, 2000 : 98) en faisant de son état, une exploration de l'individuel comme c'est le cas dans *La Préférence nationale* et *Le ventre de l'Atlantique* de Fatou Diome. C'est cette pratique qui s'observe tout d'abord au niveau des personnages de *La Préférence nationale* et non seulement en tant qu'individus mais comme entité postcoloniale qui met en évidence la relation à la société d'origine et aussi à l'Autre du fait de la rencontre forcée. En d'autres termes, quels devenir possibles du sujet postcolonisé ?

En effet, Le recueil de nouvelles *La Préférence nationale* s'ouvre d'abord sur l'espace sénégalais et met en scène deux personnages vivant en marge de la société, « La mendicante et Pécolière » puis progressivement on tend vers une autre nouvelle qui a pour titre « *Le mariage volé* » qui symbolise la première rencontre avec l'Autre puisque le mariage se fait entre une Sénégalaise et un Français. On pourrait gloser sur ce mariage comme une métaphore de la rencontre librement consentie et qui va s'opposer à la rencontre forcée dont il était question au début. Mais l'adjectif « volé » laisse entendre que le choix n'est pas si libre que cela.

Par ce mariage donc s'ouvre un espace à l'Autre et introduit le personnage féminin dans un autre espace, celui du Commandant Lapine, celui de l'ancien colonisateur : Deux espaces se croisent, et voici comment le personnage le dit : « Je suis donc entrée dans la France que Paris ne dévoile pas. Strasbourg, une ville virile qui porte sa cathédrale comme une érection destinée au ciel » (Diome, 2001 : 61). Cette entrée se fait en hiver. Le port de manteau voile sa vraie identité dans la rue. Mais c'est sans compter avec l'été qui arrive. La postcolonisée fait face à la vraie confrontation à l'Autre :

L'été arriva après s'être fait désirer (...). Chacun se vit affublé de sa carte d'identité organique (...) On ne traîna plus de manteaux, d'écharpes de gants et des bottes mais la totalité de ses origines, sa peau. Certains portèrent la leur comme un trophée, d'autres comme une croix. Soudain, j'eus envie d'être invisible. Je me demandais pourquoi ces regards insistants qui semblaient tout à la fois me bousculer et m'interroger. (Diome, 2001 : 63)

Cette interrogation trouve aussitôt une réponse que le personnage s'empresse d'énoncer en comparant son visage à un aéroport au sens d'un ensemble sinueux et de labyrinthe :

Le visage, c'est un aéroport, une entrée et son décor ne dévoile jamais assez de labyrinthe qu'il cache. Le visage, réceptacle de gènes et de culture, une carte d'immatriculation raciale et ethnique. Voilà donc pourquoi on me regardait tant : l'Afrique tout entière avec ses attributs vrais ou imaginaires s'était engouffrée en moi et mon visage n'était plus le mien mais son hublot sur l'Europe. (Diome, 2001 : 63)

L'individuel se voit ainsi réduite à l'image d'un ensemble qu'on suppose qu'elle représente et non une entité pour elle-même. Ce regard de l'Autre va être prétexte à une multitude de représentations qui va se décliner en fonction des regards sur ce « je ». Ceci va se faire sous forme de gradation et en fonction des personnages rencontrés et du rang social. La première représentation où la postcolonisée fait face directement à l'Autre, civilisateur d'hier et faiseur d'humanité, se passe dans la nouvelle « *Le visage de l'emploi* ». En effet, le personnage, le sujet postcolonisé donc, à la recherche d'un emploi répond à une offre de femme de ménage. Cette fois-ci ce sont les petites-filles de Lapine et Méléoudouman qui se rencontrent. Ce qui est important et surprenant c'est que le schéma reste le même que la rencontre entre l'ancien colonisateur et le colonisé. La façon dont la petite-fille du Commandant Lapine Madame Dupont, commence le dialogue est révélatrice : « Toi en France combien de temps ? » (Diome, 2001 : 64) et la petite-fille du prince de Méléoudouman de commenter : « Pour corroborer l'image idiote qu'elle se faisait de moi, je me contentai d'indiquer le mois » (Diome, 2001 : 65). Et la petite-fille du Commandant de reprendre : « Avec ça on est bien avancé, ma fille » (Diome, 2001 : 65). Et le mari d'ajouter : « Mais qu'est-ce que tu veux qu'on fasse avec ça ? » (Diome, 2001 : 66). Ainsi donc cette réduction à « ça » confirme l'idée du départ du Commandant : « Vous n'êtes rien » (Adiaffi, 2002 : 33). Ce qui fait sourire ici, c'est que si c'est effectivement le cas, c'est donc que le Commandant Lapine a échoué dans sa mission civilisatrice puisque celle-ci avait pour objectif de transformer ce rien en quelque chose. Il est

donc question ici de réduire l'Autre en objet signifié par le « ça ». Le personnage ne tarde d'ailleurs même pas à relever cette réduction en objet. Devant donc ce constat, le je postcolonisé remarque : « Je n'étais pas moi avec un prénom ni madame, ni mademoiselle mais ça. J'étais donc ça et même pas *l'autre* » (Diome, 2001 : 67). La question du départ reste irrésolue. La perception du personnage de Monsieur Dupont reprend la thèse et confirme l'hypothèse de départ. Cet état de chose voudrait alors dire que le je postcolonial ne répond même pas au projet de départ, ce qui reviendrait à dire que la mission civilisatrice a échoué puisque le projet du départ était de civiliser et d'apporter cet humanisme des lumières. Ici donc, l'individuation est niée d'une part et d'autre part, constat de l'échec du projet colonial. C'est dans cette dernière perspective que le personnage de Madame Dupont semble se situer. Tout comme son ancêtre Lapine, elle recommence la mission, c'est-à-dire de civiliser : « Madame Dupont jouait à l'intellectuelle et avait entrepris de me civiliser » (Diome, 2001 : 74). Retour donc à la case de départ mais cette fois-ci la petite-fille de Méléoudouman se révolte et à l'erreur de Madame Dupont qui demande au je : « Toi tête pour réfléchir ? Puis se tournant triomphalement vers son mari avant de me jager à nouveau, elle proféra *Cogito sum* » (Diome, 2001 : 75), la petite-fille de Méléoudouman, répond : « Non madame, Descartes dit *Cogito ergo sum* (...). Madame laissa tomber sa cassette vidéo, monsieur suspendit le geste qui menait un biscuit vers sa bouche. C'est la première fois que je formulais une phrase complète devant eux... » (Diome, 2001 : 75). Le personnage ajoute aussitôt à cette réplique : « Chère Madame, les enfants de monsieur Banania sont aujourd'hui lettrés » (Diome, 2001 : 76). Cette réplique décontenance les Dupont et la réaction est étonnante. La conséquence est immédiate : la politesse est alors de mise et l'Autre semble prendre conscience du changement et semble revenir à un autre regard cette fois empreint de respect. Cependant le je postcolonisé, une fois reconnu comme entité individuelle va rencontrer un autre problème qu'elle résume en ceci : « Seulement il y a un problème : depuis que Jean Charles [Dupont] sait que j'ai lu Descartes, il devine aussi que les fesses cambrées et chocolatées peuvent être confortables » (Diome, 2001 : 78). Ce « je » qui était qualifié de « ça » devient ici un objet sexuel parce que doué de raison. Cet aspect sexuel est confirmé dans la dernière nouvelle du recueil intitulée « *Le Dîner du professeur* » où le professeur n'a qu'une envie, consommer sans aucun égard de ce je féminin. La scène est celle

d'un repas qui a lieu entre ce je féminin postcolonial et un professeur dont le portrait montre le rang social et ceci n'est pas sans importance : « [...] un grand monsieur pour la société qui fixe ses normes. Il est agrégé de chose, docteur de machin et professeur à l'université » (Diome, 2001 : 115). Ce qui est plus significatif en matière de rapport entre postcolonisé et ancien colonisateur, c'est la description de la relation entre le professeur et le je féminin qui se caractérise par l'indifférence et qui montre encore ce côté objet sexuel :

J'aurais voulu qu'il me dise des mots gentils, du genre : *oh que tu es belle, tu me rends fou*. Tous ces mots qui à cet instant précis ne veulent rien dire, mais donnent du cœur à l'ouvrage. Lui ne disait rien. Pour son prochain anniversaire je lui offrirai une poupée gonflable. Il gardait tout ce qu'il sentait pour lui. Alors il jouit tout seul, et me fit un bisou comme on en fait à son chat ou à son chien quand il a été mignon. (Diome, 2001 : 121-122)

Cette pratique de l'individuel qui passe par toutes ces étapes mentionnées ci-dessus, se cantonne dans la perception de l'Autre. Dans ce recueil de nouvelles qu'est *La Préférence nationale*, La petite-fille de Méléoudouman se confronte à cette idéologie coloniale qui se heurte à cette institution qui voudrait la rendre à l'image qu'elle se fait d'elle-même. Tout le système semble l'éloigner de ce projet du départ. Ainsi le je explique le processus : « Si vous êtes marié à un ou à une française [...] il vous faudra deux ans de baise pour capter l'odeur française » (Diome, 2001 : 83), et de continuer : « L'étrangère, ex épouse d'un Français devient juste un ex-objet exotique. Et comme tout objet, elle n'a aucun droit » (Diome, 2001 : 83). Ce traitement mis en scène pose plusieurs questions et on pourrait se demander pourquoi ce je postcolonial féminin insiste à subir tout ce traitement d'être traité tout d'abord de ça, un neutre significatif et réducteur à rien puis d'objet sexuel dans cet espace qui n'est pas le sien. À cette question elle répond par la contingence historique, par la rencontre et ses conséquences, par le projet du départ en justifiant sa venue dans cette terre qui ne l'a pas vu naître mais sur laquelle elle doit vivre et surtout apporter une vérité :

Je suis venue parce que j'ai su entendre les chants des guerriers qui émanent des multiples croix anonymes de Verdun pour se répandre vers l'Afrique orpheline. Enfin, je suis venue, monsieur pour établir la vérité. Vous m'avez appris à chanter "Nos ancêtres les Gaulois", et j'ai compris que c'était faux. Je veux apprendre à vos gosses à chanter "Nos ancêtres les tirailleurs Sénégalais", car la France est un grenier sur pilotis et certains de ses poutres viennent d'Afrique. (Diome, 2001 : 89)

Autrement dit, le je postcolonisé se fait porteur de mission. Il y a comme un renversement de situation de départ. En convoquant l'histoire des deux guerres mondiales avec la contribution africaine qu'on sait, ce n'est plus l'ancien colonisateur qui gouverne mais plutôt le postcolonisé porteur de vérité historique que semble avoir oubliée les petits-fils du Commandant Lapine.

Ce parcours de l'individuel mis en scène dans *La Préférence nationale* se focalise sur ce « je » féminin, ce « moi » qui passe par les différentes catégorisations. Un seul personnage et sous l'angle de la perception de l'Autre est sauvage à « polir », objet exotique puis objet sexuel ne servant qu'à assouvir des désirs sexuels. Cet individuel représenté par ce « je » sous de différentes perceptions va se démultiplier sous des formes de personnages différents à la fois masculins et féminins dans *Le Ventre de l'Atlantique*.

## CARACTÉRISATIONS OU UNE MULTITUDE DE DEVENIRS DU POSTCOLONISÉ

Le roman aborde la problématique du moi et l'Autre sous des formes diverses en mettant des personnages autant féminins que masculins en scène. C'est comme une autre pratique de l'individuel que Bourdieu décrit dans son livre *La Distinction*. L'individuel ne se pratique pas ici telle une exploration de soi en tant qu'objet mais comme une multitude de devenirs des enfants de la postcolonie. Il est d'abord question ici alors de se distinguer en prenant position par un ensemble de choix. Des choix qui sont des occasions d'affirmer la position dans l'espace. On sait que le personnage de Salie après avoir éprouvé le sentiment de ne plus appartenir à son espace d'origine qu'est le Sénégal et aussi celui où elle vit actuellement, celui de l'Autre, celui de l'ancien colonisateur, affirme son appartenance à deux espaces, à deux cultures qui fonctionnent comme une addition de l'une à l'autre du fait de son être de postcolonisé :

Je cherche mon pays là où on apprécie l'être additionné, sans dissocier ses multiples strates. Je cherche mon pays là où s'estompe la fragmentation identitaire. Je cherche mon pays là où les bras de l'Atlantique fusionnent pour donner l'encre mauve qui dit l'incandescence et la douceur, la brûlure d'exister et la joie de vivre. (Diome, 2003 : 254-255)

En affirmant cet état de chose le personnage de Salie fait un choix raisonné et s'inscrit dans un lieu donné qu'elle déchiffre et qu'elle subit et où elle participe activement au système de valeurs. C'est une question

de choix ici que de choisir son devenir en choisissant son être d'additionné. On pourrait dire que l'ambivalence psychologique et identitaire s'estompe par cette solution d'addition et que le débat est clos. Cependant si cette vision répond à la question de double absence, elle pourrait n'être qu'une illusion. Ce n'est pas devenir l'Autre que contenait le projet mais l'altérité de l'Autre, c'est-à-dire une forme mal définie par l'Autre civilisateur. C'est d'ailleurs pourquoi le verbe « chercher » qu'emploie la narratrice paraît adéquat car l'identité postcoloniale ou l'identité, quelle qu'elle soit, reste une recherche, un processus plus ou moins dynamique. C'est ce qui se remarque au niveau du personnage nommé l'homme de Barbès. Venu en France pour raisons économiques, il a connu comme Salie des déboires au niveau des rapports humains autant par rapport à l'Autre, que par rapport aux originaires de chez lui. Du coup, Il s'inscrit dans une perspective ambiguë. « Ce dernier [l'homme de Barbès], malgré son illettrisme avait commencé à prononcer le « r » à la française » (Diome, 2003 : 31). Ce qui signifie que l'Autre ne lui est pas indifférent et que son rêve économique ne supprime pas forcément de devenir l'Autre surtout par le prestige que lui confère le rapprochement avec l'ancien civilisateur dans son milieu d'origine. Un peu plus loin, la narratrice affirme : « Pour le moment, il [l'homme de Barbès] tenait simplement à prouver qu'il était resté un enfant respectueux de la tradition » (Diome, 2003 : 32). Cela souligne l'ambiguïté du personnage qui reste enfant des mœurs de chez lui mais rêve d'ailleurs, du pays de l'Autre qu'il qualifie en termes de louanges une fois chez lui dans son village natal. Aussi par sa télévision, il introduit son village natal dans cet espace français : « Pour la première fois de leur vie, la majorité des habitants pouvaient expérimenter cette chose étrange dont ils avaient entendu parler : voir les Blancs parler, chanter, danser, manger, s'embrasser » (Diome, 2003 : 49).

Un autre personnage caractéristique, est celui de Moussa, poussé par ses parents à imiter les autres jeunes préoccupés par la réussite économique, symbole du bonheur selon l'Autre, Moussa poursuit son rêve de devenir footballeur dans une équipe française. Le rêve n'aboutit pas et il est renié par ses parents parce qu'il a échoué à ramener à ses parents la vie de l'Autre. Il se suicide car rejeté par les siens parce qu'il est incapable de faire bénéficier à ses parents les bienfaits économiques du pays de l'ancien colonisateur. C'est ce que la narratrice observe : « Après la colonisation historiquement reconnue, règne maintenant une

sorte de colonisation mentale. Tous les jeunes joueurs vénéraient et vénèrent encore la France. À leurs yeux tout ce qui est enviable, vient de la France » (Diome, 2003 : 53). Ceci sera aussi le cas de Madické, petit frère de Salie dont le rêve est de gagner la France pour jouer aussi dans une équipe française et de surcroît être plus près de son idole qu'est Maldini joueur de l'équipe italienne. Ce qui est important ici, c'est de voir que dans le cas de Madické, un autre devenir postcolonial s'est fait jour, celui de se réaliser sur son île en abandonnant son rêve de l'ailleurs qui n'est en fait qu'un mirage. Fatou Diome, avec le portrait des personnages s'autorise une multitude de distinctions dont la caractéristique commune est l'ambivalence et une certaine idée de l'Autre avec un devenir aussi complexe qu'il est souvent difficile à saisir. En peignant des personnages avec des devenirs possibles mais toujours orientés vers un but précis qu'est le devenir de l'Autre dans sa complexité inaccessible, on peut parler alors ici de variations postcoloniales.

## VARIATIONS ET STYLISATION DE SOI

Il s'agit ici dans ces deux œuvres donc de créer des formes d'ipseités qui sont des mises en scène des possibles du je postcolonisé. Les personnages dans le recueil de nouvelles et dans le roman prennent en charge cette individuation analysée ci-dessus comme tâche à accomplir. Ils sont en ce sens devenus sujets d'exploration sur le « je » postcolonisé autant par leur présence dans l'espace qu'en fonction des valeurs véhiculées par l'idéologie coloniale. La distinction serait ici une forme d'afficher ses connivences, une somme de caractérisations qu'a créées cette idéologie coloniale. Le schéma montre un enchâssement qui transforme des personnages en individus discursifs dont chaque caractéristique devient un trait probable de son devenir d'être postcolonisé. Il y a une pratique du ressaisissement de l'individualité, celle du sujet postcolonial en l'occurrence qui n'est pas seulement donnée ou trouvée. L'individualité comme entité postcoloniale est posée comme une hypothèse de départ puis est accentuée et prolongée sous forme de vérification. Il y a, à la fois des convergences du fait que le projet de départ ait un schéma mais le problème est que ce schéma est mal défini et le signifié ne correspond pas au signifiant de départ. Ce qui donne une multitude de résultats. Tout ceci converge vers une esthétique qui présente le sujet postcolonial comme un individu

discursif. La pratique de l'individuel qui implique ici le sujet postcolonisé, en scène dans *La Préférence nationale* et *Le Ventre de l'Atlantique*, dans son quotidien et dans son milieu et aussi dans sa confrontation à autrui qui voulait le réduire à rien, entraîne sa mise en spectacle de manières subjectives, créant une forme de distanciation et probablement d'écart aussi. Cette subjectivité multiple conduit à une forme d'objectivation qui pose le débat sans pour autant lui trouver une solution ou pour être plus exact, c'est que la solution trouvée devient une autre équation à résoudre. Chaque fois, Diome déconstruit son discours de départ comme c'est aussi le cas du personnage de *Inassouvie nos vies*, qui semble prolonger le choix de Salie d'être additionné mais qui rencontre d'énormes difficultés par rapport à la solitude, ou encore des personnages de *Celles qui attendent*. On aboutit ici à une stylisation globale qui conduit à une invention perpétuelle de soi et donc à une perpétuelle recherche. Aussi, la stylisation et la réduction des personnages en éléments discursifs conduit à une déhistoricisation de la problématique et le porte plutôt vers le contemporain, c'est-à-dire de l'être postcolonisé dans sa situation, dans son être d'aujourd'hui. Ceci n'élimine pas le débat historique mais l'angle de réflexion est nouveau. Le personnage de l'homme de Barbès ne prétend nullement devenir un être additionné, ce ne serait pas le cas non plus de Moussa dans son rêve de devenir footballeur en France et ce n'est pas le cas non plus de Madické dont le rêve s'est mué en un véritable devenir autre que le projeté. Et pourtant ils sont tous des sujets postcoloniaux. Fatou Diome pose ici des questions auxquelles elle n'apporte pas de réponse parce que la donne n'est plus seulement entre l'Autre d'hier et le moi mais plus global et difficile et complexe dans son saisissement. L'œuvre romanesque de Diome devient ainsi une réflexion qui construit et déconstruit. On est ici dans une variation stylistique sur soi.

---

## Ouvrages cités

- ADIAFFI, Jean-Marie. 2002. *La Carte d'identité*. Paris : Hatier.
- BHABHA, Homi. 2007. *Les Lieux de la Culture*. Paris : Payot.
- BOURDIEU, Pierre. 1979. *La Distinction. Critique sociale du jugement*. Paris : Minuit.
- BUGUL, Ken. 2005. *Riwan*. Paris : L'Harmattan.
- . 1994. *Cendres et braises*. Paris : L'Harmattan.
- . 1982. *Le Baobab fou*. Dakar : NEA.
- DIOME, Fatou. 2003. *Le Ventre de l'Atlantique*. Paris : Anne Carrière.
- . 2001. *La Préférence nationale*. Paris : Présence africaine.
- . 2008. *Inassouvies nos vies*. Paris : J'ai lu.
- . 2010. *Celles qui attendent*. Paris : Flammarion.
- LAURENT, Jenny, 2000. Du style comme pratique, *Littérature* 118, 98-117.
- LOPÈS, Henri. 2003. *Ma Grand-mère bantoue et mes ancêtres les Gaulois*. Paris : Gallimard, continent noir
- . 2002. *Dossier classé*. Paris : Seuil.
- . 1990. *Le Chercheur d'Afriques*. Paris : Seuil.
- . 1987. *Le Lys et le flamboyant*. Paris : Seuil.
- MABANCKOU, Alain. 2001. *Et Dieu seul sait comment je dors*. Paris : Présence africaine.
- PACHET, Pierre. 1993. *Un à un*. Paris : Seuil.
- SAYAD, Abdelmalek. 1999. *La Double absence*. Paris : Seuil.
- TCHAK, Sami. 2003. *Hermina*. Paris : Gallimard, continent noir.